

des êtres doués d'une âme. On nous a assuré qu'ils devenaient généralement fous ou idiots, selon que l'esprit ou le corps l'emportait, lorsque tout rapport harmonieux entre eux était rompu.

On dira peut-être que ce singulier poème est plus attachant qu'agréable. La prison de Bonnivard est, comme celle d'Ugolin, un sujet trop lugubre pour que le peintre ou le poète puisse jamais parvenir à en adoucir l'horreur. Quelque sombre qu'en soit le coloris, ce poème rivalise avec les autres ouvrages de lord Byron, et il est impossible de le lire sans se sentir le cœur brisé à la vue de ce qu'a souffert cette innocente victime. WALTER SCOTT.

## LE RÊVE.

### I.

Notre vie est double; le sommeil a son monde à lui, monde limitrophe de ce que nous nommons à tort la mort et l'existence: le sommeil a son monde à lui, vaste domaine de fantastique réalité; et dans leur développement les rêves respirent; ils ont des larmes, des tourments, et sont susceptibles de joie; ils laissent un poids sur les pensées de notre réveil, ils enlèvent un poids aux fatigues de notre veille. Ils divisent notre être, ils deviennent une portion de nous-mêmes et de notre temps; ils sont comme les messagers de l'éternité; ils passent comme des esprits du passé, — ils parlent comme des sibylles de l'avenir, ils exercent sur nous un pouvoir, — une tyrannie de plaisir et de douleur; ils font de nous ce que nous n'étions pas, — ce qu'ils veulent; ils nous effraient des visions du passé, nous font trembler devant des ombres évanouies. — Cela est-il vrai? Le passé est-il autre chose qu'une ombre? Que sont les rêves? Des créations de l'âme? — L'âme peut produire des substances, peupler les mondes de sa création d'êtres plus brillants que tout ce qui a existé jusqu'à ce jour, et animer des formes qui survivront à toute chair. Je voudrais retracer une vision que j'ai rêvée peut-être dans le sommeil; car en elle-même, une pensée, une pensée du sommeil peut embrasser des années, et résumer une longue vie en une heure.

### II.

Je vis deux êtres dans tout l'éclat de la jeunesse; ils étaient sur une colline verdoyante et d'une pente douce, la dernière d'une longue chaîne de collines qu'elle terminait comme un promontoire, excepté qu'il n'y avait pas d'océan qui baignât sa base, mais un vivant paysage, et une mer de bois et de maisons, et les demeures des hommes çà et là disséminées, et la fumée s'élevant des toits rustiques en ondoyants flocons; — cette colline était couronnée d'un diadème d'arbres rangés en cercle, qu'y avait placés non le



caprice de la nature, mais celui de l'homme : ces deux êtres, une jeune fille et un jeune homme, étaient là qui contemplaient, — elle, ce spectacle beau comme elle, — mais lui ne regardait qu'elle; et tous deux étaient jeunes, et l'une était belle; et tous deux étaient jeunes, — mais leur jeunesse ne se ressemblait pas. Comme la lune charmante au bord de l'horizon, la jeune fille touchait au moment d'être femme; le jeune homme comptait quelques étés de moins, mais son cœur avait de beaucoup devancé son âge, et à ses yeux il n'y avait qu'un visage aimé sur la terre, et ses rayons l'éclairaient en ce moment; il l'avait contemplé jusqu'à ce que dans son cœur son empreinte fût devenue ineffaçable; il ne vivait, ne respirait qu'en elle; elle était sa voix; il ne lui disait rien, mais dès qu'elle parlait, toutes ses fibres étaient ébranlées; elle était sa vue, car ses regards suivaient les siens; il ne voyait que par ses yeux, qui coloraient pour lui tous les objets; — il avait cessé de vivre dans lui-même; elle était sa vie, l'océan où venait aboutir le cours de ses pensées; au son de sa voix, au contact de sa main, son sang refluaient ou coulait plus rapide, et son visage changeait tumultueusement, — sans que son cœur connût la cause de son agonie. Mais elle ne partageait pas ces tendres sentiments; ses soupirs n'étaient pas pour lui; il était pour elle un frère, — et pas davantage; c'était beaucoup, car elle n'avait point de frère, si ce n'est celui à qui son amitié enfantine avait donné ce nom; elle était l'unique rejeton d'une race antique et honorée<sup>2</sup>. — C'était un nom qui lui plaisait et lui déplaisait tout ensemble. — Et pourquoi? Le temps le lui apprit douloureusement — quand elle en aimait un autre; *en ce moment* même elle en aimait un autre, et elle était au sommet de cette colline, regardant au loin si son coursier volait rapide comme son impatience.

## III.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. Je vis un vieux manoir, et devant ses murs un coursier caparçonné : dans un antique oratoire se trouvait le jeune homme dont j'ai parlé; — il était seul et pâle, et se promenait de

long en large; bientôt il s'assit, prit une plume, et traça des mots que je ne pus deviner; puis il appuya sur ses mains sa tête inclinée, et parut en proie à une agitation convulsive; — puis il se leva, et de ses dents et de ses mains tremblantes déchira en morceaux ce qu'il avait écrit, mais il ne versa pas de larmes. Et il se calma, et une sorte de tranquillité parut sur son front. En ce moment, la femme qu'il aimait entra; elle souriait, son visage était serein, et pourtant elle savait qu'elle était aimée de lui; — elle savait, car c'est une chose qui s'apprend vite, que sur le cœur de ce jeune homme se projetait son ombre, et elle voyait qu'il était malheureux, mais elle ne voyait pas tout<sup>3</sup>. Il se leva, et lui prit la main avec une froide douceur; un instant, d'ineffables pensées se peignirent dans ses traits, puis elles s'évanouirent ainsi qu'elles étaient venues; il laissa retomber la main qu'il tenait, et s'éloigna à pas lents; mais ce n'était point un adieu qu'il venait de lui dire, car ils se séparèrent en souriant; il franchit la porte du vieux manoir, et, montant sur son coursier, il poursuivit sa route; et depuis, jamais plus il ne repassa cet antique seuil.

## IV.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. L'adolescent était devenu homme : dans les déserts des climats brûlants il s'était fait une patrie, et son âme s'abreuvait des rayons de leur soleil; des hommes à figure étrange et basanée l'entouraient; lui-même n'était plus ce qu'il avait été; il errait de mer en mer, de rivage en rivage. Une foule d'images se pressaient autour de moi comme des vagues, mais il faisait partie de toutes; et la dernière me le fit voir se reposant de la chaleur du midi, couché parmi des colonnes abattues, à l'ombre des murs en ruines qui avaient survécu aux noms de ceux dont ils étaient l'ouvrage; il dormait; à côté de lui paraissaient des chameaux, et près d'une source étaient attachés de nobles coursiers; et un homme veillait, vêtu d'une robe flottante, pendant qu'autour de lui dormait le reste de sa tribu; et au-dessus de leur tête se déployait un firmament bleu et sans nuage, d'une transparence si belle



et si pure, que dans le ciel il n'y avait de visible que Dieu<sup>4</sup>.

V.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. La femme objet de son amour était devenue l'épouse d'un autre qui ne l'aimait pas mieux que lui. — Elle était dans sa patrie, à mille lieues de la sienne, à lui. — Là elle vivait entourée d'une ceinture de beaux enfants, filles et garçons. — Mais quoi ! ses traits portaient l'empreinte de la douleur, le reflet prononcé d'un combat intérieur, et ses yeux inquiets et abattus semblaient chargés de pleurs qu'ils n'avaient pu répandre. D'où pouvait provenir sa peine ? — Elle avait tout ce qu'elle aimait, et celui qui l'avait tant aimée n'était pas là pour troubler, par de coupables espérances, de criminels désirs, ou une affliction mal comprimée, la pureté de ses pensées. D'où pouvait provenir sa peine ? Elle ne l'avait point aimé ; elle ne lui avait jamais donné lieu de se croire aimé ; il ne se pouvait qu'il entrât pour quelque chose dans le chagrin qui minait son âme, — et qu'il fût pour elle un spectre du passé.

VI.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. Le pèlerin était de retour, — je le vis debout devant un autel ; — une gentille fiancée était auprès de lui. La figure de la jeune fille était belle, mais ce n'était point l'étoile qui avait lui sur son adolescence. Pendant qu'il était à l'autel, son front prit le même aspect, il éprouva le même tremblement qui, dans la solitude de l'antique oratoire, avait naguère agité son sein ; et puis, — comme alors, — d'ineffables pensées se peignirent dans ses traits ; — puis elles s'évanouirent ainsi qu'elles étaient venues, et il parut calme et tranquille, et il prononça les vœux nécessaires ; mais il n'entendit pas ses propres paroles, et tous les objets tournèrent autour de lui. Dès lors il ne vit plus ni ce qui était, ni ce qui aurait dû être ; mais le vieux manoir, et la grande salle accoutumée, et l'appartement qu'il se rappelait encore, et le lieu, le jour, l'heure, le soleil et l'ombre, tout ce qui se rattachait à ce lieu et à cette heure, et enfin celle qui était l'arbitre de

sa destinée, toutes ces choses lui revinrent en mémoire, et se placèrent entre la lumière et lui. Qu'avaient-elles à faire là en un pareil moment<sup>5</sup> ?

VII.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. La femme qu'il aimait, — oh ! comme la maladie de l'âme l'avait changée ! son intelligence avait déserté sa demeure, ses yeux n'avaient plus leur éclat accoutumé, et son regard n'avait plus rien de terrestre ; elle était devenue la souveraine d'un royaume fantastique ; ses pensées étaient des combinaisons de choses sans suite, et des formes impalpables et inaperçues des autres yeux étaient familières aux siens. C'est là ce que le monde appelle folie ; mais la folie des sages est d'un caractère bien plus profond, et c'est un don redoutable que le regard de la Mélancolie ; qu'est-ce autre chose que le télescope de la Vérité, qui dépouille la distance de ses illusions, nous fait voir la vie de près dans toute sa nudité, et ne rend la froide réalité que trop réelle.

VIII.

Il survint un changement dans l'esprit de mon rêve. Le Pèlerin était seul comme auparavant ; les êtres qui l'entouraient tout à l'heure étaient partis ou en guerre avec lui ; il était en butte aux traits du malheur et du désespoir, assiégé par la Haine et l'Hostilité ; la douleur était mêlée à tout ce qu'on lui servait, jusqu'à ce qu'enfin, comme cet ancien roi de Pont<sup>6</sup>, les poisons avaient fini par former sa nourriture, et avaient perdu sur lui tout pouvoir ; il vivait de ce qui eût donné la mort à d'autres hommes ; il avait pris pour amis les montagnes ; il conversait avec les étoiles et l'esprit vivant de l'univers, et ils lui enseignaient la magie de leurs mystères ; pour lui le livre de la Nuit était ouvert, et les voix de l'abîme lui révélaient une merveille, un secret. — Eh bien, soit !

IX.

Mon rêve est fini ; il n'y survint aucun autre changement. C'était un rêve étrange que celui qui me traçait ainsi,



presque comme une réalité, le cours de ces deux destinées, — l'une se terminant dans la folie, — toutes deux dans le malheur.

## NOTES.

<sup>1</sup> Dans la première édition de ce poëme, lord Byron lui avait donné pour titre *la Destinée*. M. Moore dit que le poëte répandit plus d'une larme en l'écrivant, et caractérise cet ouvrage avec beaucoup de justesse en le nommant la plus mélancolique et la plus pittoresque *story of wandering life* (histoire d'une vie errante) qui soit jamais sortie de la plume et du cœur d'un homme. Ce poëme fut écrit à Diodati en juillet 1816.

<sup>2</sup> « Notre mariage, dit lord Byron en 1821, devait éteindre des inimitiés pour lesquelles nos pères avaient répandu tant de sang; il devait réunir deux riches patrimoines; il devait au moins ne donner qu'un seul cœur à deux personnes rapprochées par l'âge: elle est mon aînée de deux ans... — Et — voyez quel a été le résultat!... »

<sup>3</sup> J'ai longtemps aimé M. A. C., et je ne le lui ai jamais dit, quoiqu'elle l'ait découvert d'elle-même. Je me rappelle mes sensations, mais je ne puis les décrire. *Tablettes de Byron*, 1822.

<sup>4</sup> Ce portrait est on ne peut plus ressemblant: cette description de l'Orient est achevée. Le fond du tableau, le premier plan, le ciel, toutes les parties en sont disposées avec une telle harmonie, qu'aucun détail n'éclipse la figure principale. C'est souvent dans la plus légère et imperceptible touche que l'on aperçoit le plus la main du maître. Il suffit d'un rayon sorti du foyer de l'imagination du poëte pour inonder de lumière l'esprit du lecteur. WALTER SCOTT.

<sup>5</sup> Cette touchante peinture reproduit avec exactitude plusieurs détails que lord Byron a racontés en prose dans son *memoranda* sur sa disposition d'esprit la veille de son mariage. Il se peint marchant à grands pas, en proie aux réflexions les plus mélancoliques à la vue de ses habits de noces. Le jour même de la célébration, il se promena seul dans la campagne, jusqu'à ce qu'on vint l'avertir pour la cérémonie. Ce fut à l'église qu'il vit, pour la première fois de la journée, sa fiancée et sa famille. Il s'agenouilla, répéta les mots consacrés après le prêtre; mais un nuage obscurcissait ses yeux; ses pensées étaient ailleurs, et, lorsqu'il se réveilla en entendant les félicitations de ceux qui l'entouraient, il était marié! MOORE.

<sup>6</sup> Mithridate.

## LAMENTATION DU TASSE.

## I.

Qu'elles sont longues les années! — comme elles pèsent sur les fibres agitées du poëte, sur son âme au vol d'aigle, ces longues années d'outrage, de calomnie, d'injustice; cette accusation de folie, cette solitude d'un cachot <sup>1</sup>, ce cancer de l'âme ulcérée, alors qu'une soif impatiente de lumière et d'air dévore le cœur; et ces barreaux abhorrés, dont l'ombre hideuse, interceptant les rayons du soleil, porte au cerveau, par l'intermédiaire de ma prunelle convulsive, une sensation brûlante de pesanteur et de tristesse; et la Captivité sans voile, debout avec un rire moqueur sur le seuil de cette porte qui ne s'ouvre jamais, et ne laisse passer à travers les barreaux que le jour et des aliments sans saveur que j'ai mangés seul, jusqu'à ce qu'enfin ils ont perdu leur insociable amertume. Et je puis prendre mes repas comme une bête féroce, couché dans la caverne qui est ma tanière, — et peut-être — ma tombe <sup>2</sup>. Tout cela m'a miné et peut me miner encore; mais je dois le supporter. Je ne m'abaisse pas au désespoir, car j'ai lutté contre mon supplice; je me suis fait des ailes qui m'ont servi à franchir l'étroite enceinte des murs de mon cachot, et j'ai délivré de l'oppression le saint Sépulcre, et je me suis transporté au milieu des hommes et des choses divines; et mon génie, planant sur la Palestine, a chanté la guerre sacrée entreprise en l'honneur de l'Homme-Dieu qui habita la terre et qui est au ciel, ce Dieu qui a daigné fortifier et mon corps et mon âme. Afin de rendre mes souffrances méritoires, j'ai employé le temps de ma captivité à chanter les pieux exploits des libérateurs de Solyme.

## II.

Mais j'ai terminé; — il est achevé ce travail plein de charmes; ô toi, fidèle ami! qui pendant plusieurs années as soutenu mon courage, si je mouille de larmes ton der-



nier feuillet, sache que mes infortunes ne m'en ont arraché aucune. Mais toi, ô ma jeune création! ô fille de mon âme! qui venais te jouer autour de moi et me sourire, dont la vue me faisait oublier mes malheurs, et toi aussi tu es partie, — et avec toi mes délices : et c'est pourquoi je pleure, et mon cœur saigne après ce dernier coup porté à un roseau déjà brisé. Maintenant que je ne t'ai plus, que me restera-t-il? car j'ai encore des douleurs à endurer, — et comment? je ne sais — Mais il y a dans mon intelligence une vigueur innée qui me fournira des ressources. Je ne me suis pas laissé abattre, parce que je n'avais pas de remords ni de motifs d'en avoir; ils m'ont appelé fou, — et pourquoi? ô Léonore! ne répondras-tu pas, *toi*, à cette question? En effet, il y avait folie à moi d'oser élever mon amour jusqu'à toi; mais ce n'était pas une folie de l'intelligence : je connaissais mon tort, et si je supporte ma punition sans fléchir, ce n'est pas que je la ressente moins. Tu étais belle, et je n'étais point aveugle, voilà le crime pour lequel on m'a séquestré du genre humain; mais, en dépit des tortures qu'on m'inflige, je puis encore, dans mon cœur, multiplier ton image; l'amour heureux se dissipe par la satiété; les amants malheureux sont les amants fidèles; leur destinée est de voir dépérir tout sentiment, hormis un seul; et dans cette passion unique s'absorbent toutes les autres, comme des fleuves rapides se jettent dans l'Océan; mais notre océan, à nous, est sans fond et sans rivage.

## III.

J'entends au-dessus de ma tête les cris prolongés et furieux de ceux dont le corps et l'âme sont également captifs; j'entends les coups de fouet qui les déchirent, et leurs hurlements qui redoublent, et leurs blasphèmes à demi articulés! Il y a ici des hommes infectés d'un mal moral pire que la frénésie, des hommes qui se plaisent à tourmenter des âmes déjà malades, à obscurcir encore par d'inutiles tortures le peu de lumière qui leur est laissée, à servir comme elle veut l'être la méchanceté cruelle de leur tyran<sup>4</sup>; c'est avec ces hommes et avec leurs victimes que

je suis classé; c'est au milieu de tels bruits et de tels spectacles que j'ai vécu de longues années, et que peut-être je terminerai ma vie : eh bien, soit! — alors du moins je goûterai le repos.

## IV.

J'ai été patient, je le serai encore; j'avais oublié la moitié de ce que je voulais oublier, mais ces souvenirs se réveillent. — Oh! que ne puis-je oublier comme on m'oublie! — Serai-je sans colère contre ceux qui m'ont renfermé dans ce lazaret d'innombrables douleurs, où le rire n'est pas de la gaieté, ni la pensée de l'intelligence, ni les paroles un langage, ni les hommes des hommes; où les cris répondent aux imprécations, les clameurs aux coups; où chacun est torturé dans un enfer à part? — car nous sommes une foule dans nos solitudes. Ici les habitants sont nombreux, mais séparés les uns des autres par un mur dont l'écho répète les cris insensés de la folie. — Quand tous peuvent entendre, nul ne prête l'oreille à la voix de son voisin, — nul! excepté un seul, le plus misérable de tous, qui n'était pas fait pour être assimilé à ces êtres, et enchaîné entre des malades et des insensés. Serai-je sans colère contre ceux qui m'ont mis ici, qui m'ont avili dans l'opinion des hommes, m'ont privé de l'usage de mon intelligence, ont flétri mes pensées comme choses à fuir et à craindre? Ces angoisses, ne les leur rendrai-je pas? ne connaîtront-ils pas aussi à leur tour les gémissements étouffés de cette souffrance intérieure qui lutte pour être calme, de cette froide douleur qui déconcerte le stoïcisme et ruine son triomphe? Non! — je suis trop fier encore pour vouloir me venger; — j'ai pardonné aux princes leurs outrages, et je ne demande qu'à mourir. Oui, sœur de mon souverain! pour l'amour de toi je déracine toute amertume de mon cœur; qu'a-t-elle à faire où tu habites! — Ton frère hait, — je ne puis haïr<sup>5</sup>; tu n'as point de pitié, — je garde mon amour.

## V.

Vois un amour qui ne sait pas désespérer, mais qui, ayant conservé toute son ardeur, est encore ce qu'il y a de



meilleur en moi ; il habite dans les profondeurs de mon cœur clos et silencieux, comme habite la foudre au sein du nuage qui la recèle, enveloppée dans son noir et tournoyant linceul, jusqu'au moment où, la nue venant à être heurtée, le dard céleste part et vole ! C'est ainsi qu'au choc électrique de ton nom, la pensée vive et prompte s'allume dans tout mon être, et pendant quelque temps tous les objets voltigent autour de moi tels qu'ils furent jadis ; — ils s'évanouissent, — je redeviens le même. Et pourtant ce ne fut point l'ambition qui donna naissance à mon amour ; je connaissais ton rang et le mien, et je savais qu'une princesse ne peut être l'amante d'un poète ; nulle parole, nul soupir ne trahit cet amour, il se suffisait à lui-même, il renfermait sa propre récompense ; et s'il s'est révélé dans mes yeux, hélas ! ils ont été assez punis par le silence des tiens, et toutefois je ne m'en plaignis point. Tu étais pour moi une relique sainte enfermée dans une châsse de cristal ; je t'adorais à une distance respectueuse, baisant avec humilité le sol consacré par ta présence, non parce que tu étais une princesse, mais parce que l'Amour t'avait revêtue de gloire et avait donné à tes traits une beauté qui me frappait d'effroi ; — oh ! non, ce n'était pas de l'effroi, c'était ce religieux respect inspiré par Dieu même ; et dans cette sévérité adorable il y avait quelque chose qui surpassait toute douleur. — Je ne sais comment cela se faisait, — mais ton génie dominait le mien, mon étoile restait muette devant toi : — s'il y eut présomption à aimer ainsi sans but, cette fatalité douloureuse m'a coûté cher ; mais tu es pour moi d'un prix qui surpasse tout à mes yeux, et sans toi je mériterais d'habiter cette cellule où m'a plongé l'injustice. Ce même Amour à qui je dois mes chaînes leur a ôté une moitié de leur poids ; et, bien que l'autre moitié soit pesante encore, il m'a donné la force de la porter, d'élever vers toi un cœur où tu règnes sans partage, et de tromper les calculs de la douleur.

## VI.

Il n'y a rien là qui doive étonner. — Depuis ma nais-

sance mon âme s'est enivrée d'amour, l'amour s'est mêlé à tout ce que j'ai vu ici-bas ; je me suis fait des idoles même des objets inanimés ; au milieu des fleurs sauvages et solitaires, parmi les rochers au pied desquels elles croissent, je me créais un paradis où je m'étendais à l'ombre des arbres ondoiyants et rêvais sans compter les heures. Cette vie errante m'attirait des réprimandes ; et les sages, me voyant, secouaient leurs vieilles têtes blanchies, et disaient qu'avec de tels matériaux on ne faisait que des hommes malheureux ; qu'un pareil enfant finirait dans la douleur, et que les châtements seuls pourraient me corriger ; — et alors ils me frappaient ; et moi, je ne pleurais pas, mais je les maudissais dans mon âme, et retournais à mes retraites chéries pour y pleurer seul et me plonger derechef dans ces rêves qui naissent sans sommeil. Et à mesure que mes années augmentaient, je ne sais quel trouble confus, quelles douces peines vinrent remplir mon âme haletante ; et tout mon cœur s'exhala en un besoin unique, mais indéfini, mobile, jusqu'au jour où je trouvai l'objet que je cherchais, — et cet objet était toi ; et alors je perdis mon être, qui s'absorba tout entier dans le tien. — Le monde disparut, — tu anéantis pour moi la terre.

## VII.

J'aimais la solitude ; — mais je ne m'attendais guère à passer je ne sais quelle portion de ma vie séquestré de l'existence et n'ayant de communication qu'avec des insensés et leurs tyrans ; si j'avais été leur égal, depuis longtemps mon âme, comme la leur, eût contracté la corruption de son tombeau ; mais qui m'a vu dans les convulsions de la démence ? qui m'a entendu délirer ? Peut-être dans nos cellules nous souffrons plus que le matelot naufragé sur sa plage déserte ; l'univers entier est devant lui, *mon univers à moi est ici* ; c'est à peine le double de l'espace qu'on devra accorder à mon cercueil. *Lui* du moins en mourant peut lever les yeux, et son dernier regard peut maudire le ciel ; — les miens ne se lèveront pas pour l'accuser, quoique la



voûte de mon cachot s'interpose comme un nuage entre le ciel et moi.

## VIII.

Cependant je sens quelquefois décliner mon intelligence<sup>6</sup>; mais j'ai la conscience de son déclin; — je vois des lumières inaccoutumées briller dans ma prison; parfois un étrange démon me tourmente et m'inflige mille petites douleurs imperceptibles à l'homme sain et libre, mais qui sont beaucoup pour moi, qu'ont si longtemps fait souffrir les tristesses du cœur, le défaut d'espace, tout ce qui se peut endurer, tout ce qui peut avilir. J'avais cru n'avoir d'ennemi que l'homme; mais il se peut que des esprits se soient ligués avec lui. — Toute la terre m'abandonne, — le ciel m'oublie; — en l'absence de toute protection, les puissances du mal peuvent essayer sur moi leur pouvoir — et triompher de la créature épuisée qu'elles attaquent. Pourquoi mon âme est-elle éprouvée dans cette fournaise comme l'acier dans le feu? parce que j'ai aimé, parce que j'ai aimé ce qu'on ne pouvait voir sans aimer, à moins d'être plus ou moins qu'un homme, et que moi

## IX.

Il fut un temps où je sentais vivement; — ce temps n'est plus; — mes cicatrices se sont durcies, sans quoi ma tête se serait brisée contre ces barreaux, quand un rayon de soleil venait à les traverser comme pour insulter à ma misère; — si je supporte, si j'ai supporté tout ce que je viens de dire et bien d'autres choses encore qu'aucune parole ne peut exprimer, — c'est que je n'ai pas voulu mourir en sanctionnant par une mort volontaire le mensonge stupide à l'aide duquel on m'a emprisonné ici; je n'ai pas voulu imprimer à ma mémoire, comme un seau infamant, l'accusation de folie, appeler sur mon nom flétri la pitié des hommes, et signer moi-même la sentence prononcée par mes ennemis. — Ce nom sera immortel. — Un jour ma prison sera un temple que les nations viendront visiter en souvenir de moi. Ferrare! quand tu ne seras plus la résidence de tes ducs, quand tu tomberas et verras s'écrouler pierre à pierre tes

palais déserts, le laurier d'un poète sera ta plus belle couronne, — la prison d'un poète ton plus grand titre de gloire, pendant que l'étranger contempera étonné tes remparts dépeuplés<sup>7</sup>! Et toi, Léonore, toi qui avais honte d'être aimée d'un homme tel que moi, — qui rougissais d'apprendre que tu pouvais être chère à d'autres qu'à des monarques, va dire à ton frère que mon cœur, indompté par la douleur, les années, l'ennui, — et peut-être aussi par une teinte de l'infirmité qu'on a voulu m'imputer, — car comment résister à la longue infection d'une telle tanière, de cet antre qui communie sa pourriture à l'intelligence? — va lui dire que mon cœur t'adore encore, — et ajoute — que lorsque les tours et les créneaux qui protègent ses banquets, ses danses et ses fêtes seront oubliés ou délaissés, cette cellule, — oui, — cette cellule sera un lieu consacré! Mais toi, quand cette magie dont l'environnement la naissance et la beauté aura disparu, tu auras une moitié du laurier qui ombragera ma tombe<sup>8</sup>. Nulle puissance sur la terre ne pourra séparer nos deux noms, comme rien pendant la vie n'a pu t'arracher de mon cœur. Oui, Léonore! ce sera notre destinée d'être unis pour toujours, — mais trop tard<sup>9</sup>.

## NOTES,

<sup>1</sup> Le biographe du Tasse, l'abbé Serassi, a prouvé, de manière à ne laisser aucun doute, que la première cause du supplice du poète fut le désir qu'il avait d'échapper, soit momentanément, soit tout à fait, à la servitude de la cour d'Alphonse. En 1575, le Tasse résolut de visiter Rome et de profiter des indulgences du jubilé. « Ce voyage, dit l'abbé, augmenta les soupçons que l'on avait conçus sur son désir de s'attacher à une autre cour, et fut la source des infortunes du poète. A son retour à Ferrare, le duc refusa de lui donner audience; il se vit repoussé des maisons de toutes les personnes qui dépendaient de la cour. Aucune des promesses qu'on lui avait faites par la bouche du cardinal Albano ne fut accomplie. C'est alors que le Tasse, après avoir souffert pendant quelque temps ces affronts, se voyant disgracié par le duc et la princesse, abandonné par ses amis, insulté par ses ennemis, ne put se contenir plus longtemps dans les bornes de la modération, et, donnant carrière à son ressentiment, se répandit en expressions injurieuses contre la maison d'Este, maudissant



les services qu'il avait pu rendre, rétractant tous les éloges qu'il avait pu donner dans ses vers à ses princes ou à ceux de leur suite, et les désignant tous comme une bande de poltrons, d'ingrats et de débauchés. A la suite de ces paroles, il fut arrêté et conduit à l'hôpital de Santa-Anna, et renfermé seul dans une cellule, comme un fou. » (Serassi, *Vita del Tasso.*)

<sup>2</sup> Dans l'hôpital de Santa-Anna, on montre une cellule sur la porte de laquelle est gravée cette inscription : *Rispettate, o posteri, la celebrità di questa stanza, dove Torquato Tasso, infermo più di tristezza che delirio, ritenuto dimoro anni vij, mesi ij, scrisse verse e prose, e fù rimesso in libertà al istanza della città di Bergamo, nel giorno vj Luglio, 1586.*

La prison est au-dessous du rez-de-chaussée de l'hôpital. Le jour ne parvient qu'à travers une fenêtre grillée, laquelle donne sur une petite cour qui est commune à toutes les autres prisons. Cette cellule a neuf pieds de long sur cinq ou six de large, et sept environ de haut ; le bois de lit a été emporté morceau par morceau par les visiteurs que le culte du poète a amenés à Ferrare ; la porte elle-même est fort endommagée par de nombreuses entailles. Le poète fut enfermé dans cette chambre vers le milieu de mars 1579, et il y resta jusqu'au mois de décembre 1586, où il fut transporté dans une chambre plus vaste, où il pouvait, selon ses propres expressions, *philosopher* et *se promener*. L'inscription est inexacte quant au motif positif de son élargissement : sa liberté avait en effet été promise à la ville de Bergame, mais elle ne lui fut accordée que grâce à l'intercession de Vincenzo Gonzagua, prince de Mantoue. **HOBHOUSE.**

<sup>3</sup> Dans une lettre à son ami Scipion Gonzague, quelque temps après son arrestation, le Tasse s'écrie : — « Ah ! malheureux que je suis ! j'avais l'intention d'écrire, outre deux poèmes épiques sur les plus beaux sujets, quatre tragédies dont j'ai le plan dans ma tête ; j'avais également esquissé plusieurs ouvrages en prose sur les sujets les plus élevés et de l'utilité la plus universelle. Je voulais combiner la philosophie et l'éloquence de telle façon que le monde aurait conservé de moi un souvenir éternel. Hélas ! je voulais entourer ma vie de gloire et d'illustration ; mais aujourd'hui, accablé sous le poids de mes malheurs, j'ai perdu tout espoir de conquérir un nom glorieux. La crainte d'une captivité éternelle augmente ma mélancolie ; les outrages que l'on me fait souffrir la redoublent. Ma barbe est hideuse ; mes habits, ma chevelure, sont en désordre. Assurément, si CELLE qui a si peu répondu à mon amour me voyait dans un pareil état et dans une pareille affliction, elle aurait pitié de moi. » (*Opere*, t. X, p. 587.)

<sup>4</sup> Pendant la première année de sa captivité, le Tasse souffrit toutes les tortures de la solitude. Il avait été confié à la garde d'un geôlier qui, quoique poète lui-même et homme de lettres, ne se faisait remarquer que par la plus impitoyable obéissance aux ordres de son souverain. Son nom était Agostino Mosti. Le Tasse, dans une lettre à sa sœur, dit, en parlant de la conduite de son geôlier à son égard : — « *E a usa meco ogni sorte di rigore ed inumanità.* » **HOBHOUSE.**

<sup>5</sup> Peu de temps après, le Tasse fit un appel à la clémence d'Alphonse

dans un *canzone* d'une grande beauté, qui ne put toucher le cœur de son persécuteur.

<sup>6</sup> « Je ne me plains pas, écrivait le Tasse quelque temps après son arrestation, de ce que mon cœur est accablé d'une tristesse sans fin, de ce que ma tête est pesante, de ce que mes soupirs et mes prières n'obtiennent point de réponse, de ce que mon corps est devenu débile et maigre : je n'accorde à toute cette douleur qu'une larme passagère ; mais ce qui m'afflige, c'est l'infirmité de mon esprit. Mon intelligence dort et ne pense pas ; mon imagination paresseuse ne crée plus rien ; mes sens négligent de me fournir les images des choses, ma main se refuse à écrire, ma plume oublie son devoir. Il semble que je sois enchaîné dans mes mouvements, et je plie sous un affaissement moral que rien ne peut peindre. »

<sup>7</sup> Ceux qui croient aux châtimens terrestres sont priés d'observer que la cruauté d'Alphonse obtint sa récompense, même de son vivant : il survécut à l'affection de ses sujets et de ses serviteurs, qui rabandonnèrent à son lit de mort. Son corps fut enterré sans aucun honneur ; ses dernières volontés ne furent pas exécutées ; son testament fut détruit ; son parent, don César, fut excommunié par le Vatican ; et, après une lutte qui dura peu de temps, Ferrare se vit délivrée pour toujours de la domination de la maison d'Este.

<sup>8</sup> En juillet 1586, après une captivité de sept ans, le Tasse sortit de sa prison. Espérant recueillir la succession de sa mère et voulant embrasser encore une fois sa sœur Cornélie, il se rendit à Naples, où il fut accueilli par de nombreux témoignages d'admiration. En descendant à Mola di Gaeta, il reçut un singulier témoignage de Penthousiasme qu'avait partout excité son talent : Marco di Sciarra, fameux capitaine d'une troupe nombreuse de bandits, envoya complimenter le poète, et lui offrit non seulement le libre passage, mais une escorte pour la route, lui assurant que lui et ses compagnons seraient fiers d'exécuter tous ses ordres. (Voyez MANSO, *Vita del Tasso*, p. 219.)

<sup>9</sup> Dans la bibliothèque de Ferrare, on conserve les manuscrits originaux de la *Jérusalem* du Tasse et du *Pastor fido* de Guarini, avec des lettres du Tasse et une de Titien à l'Arioste, ainsi que l'encrier, la chaise, le tombeau et la maison de ce dernier ; mais comme l'infortune fixe davantage l'attention de la postérité, la cellule où fut renfermé le Tasse dans l'hôpital de Santa-Anna attire beaucoup plus de visiteurs que le monument de l'Arioste. Au moins, cela m'a paru ainsi. Il y a deux inscriptions, l'une sur la porte d'entrée, la seconde dans la prison ; elles engagent le visiteur à déployer toute son indignation à ce spectacle, aveu-tissement dont certes il n'a pas besoin. Ferrare est bien déchue et presque dépeuplée ; cependant le château existe encore en entier, et j'ai vu la cour où Parisina et Hugo eurent la tête tranchée, suivant le dire de Gibbon.